

## LA SPÉCIFICITÉ DES OBJETS DU SOUVENIR : UNE ÉTUDE DE LA POSITION DE GARETH EVANS<sup>1</sup>

Le présent essai propose une discussion de certains passages du livre classique de Gareth Evans, *The Varieties of Reference*<sup>2</sup> en lien avec les problèmes posés par la spécification des objets du souvenir. Je vais dans cette perspective brièvement décrire un cas envisagé par Evans, tenter ensuite de reconstruire dans ses détails l'argumentation qu'il met en œuvre pour montrer son aspect problématique, évaluer sa pertinence et discuter enfin certains aspects de notre faculté mémorielle. Le but central de ce travail consiste à comprendre dans quelle mesure une position récemment avancée dans l'étude des phénomènes mnésiques est à même de répondre aux difficultés soulevées par Evans.

### Le problème

L'exemple proposé par Evans est assez simple. Soit un sujet, S, ayant perçu deux boules parfaitement identiques,  $b_1$  et  $b_2$ , par le passé. Par la suite, il oublie l'une des deux boules et retient mémoriellement de l'information à propos de l'autre. La question essentielle peut alors se poser de la manière suivante : dans quelle mesure peut-on affirmer que le sujet possède une pensée à propos de la boule dont l'information dérive causalement ? Ce cas est en un sens plus facile à appréhender que celui où de l'information à propos des deux boules serait toujours disponible, et cette simplification s'explique dialectiquement, puisqu'elle est partie intégrante d'une stratégie argumentative d'Evans ayant pour but de montrer que

1. Je remercie Kevin Mulligan pour les discussions qui m'ont amené à clarifier de nombreux points de ce travail.

2. Evans 1982.

l'existence d'un lien informationnel entre un état mental et un (des) objet(s) est insuffisante pour affirmer que l'état mental en question est une pensée à propos de cet (ces) objet(s). Je vais montrer pourquoi au cours de ce travail.

### Le Principe de Russell et ses déclinaisons

Il convient à présent de reconstruire de manière claire l'argumentation d'Evans, qui reste assez difficile à appréhender au cours d'une lecture superficielle, dans la mesure où il convient de prendre en compte de nombreux passages disséminés au fil du texte. Cette discussion doit débiter par un examen du Principe de Russell (PR, pour faire bref). Ce principe affirme qu'une pensée à propos de quelque chose n'est possible que dans les cas où le sujet auquel elle est attribuée est en mesure de distinguer la chose en question des autres choses. Au niveau des objets abstraits, son application conduit par exemple à affirmer qu'un sujet n'est pas capable de penser à la figure triangulaire en général s'il n'est pas en mesure de distinguer cette figure de tous les autres objets, ce qui est réalisé par le biais des descriptions discriminantes suivantes : « la figure qui possède trois angles », ou « la figure qui possède trois côtés ». Eu égard à ce genre d'objets, PR est d'application aisée et ne rencontre aucune résistance dans la mesure où, lorsque nous nous rencontrons à de tels objets, nous le réalisons par le biais de conceptions de ce type. Les choses se compliquent singulièrement lorsqu'il s'agit de rendre compte de pensées portant sur des individus ou des concrets. Même dans les cas où je possède une conception discriminante de l'homme en général, ceci demeure en effet insuffisant pour que ma pensée porte sur cet homme-ci plutôt que sur celui-là. La solution naturelle suivie par Evans consiste à dire que dans le cas des particuliers, la position spatio-temporelle joue le rôle de principe d'individuation, et donc que l'exploitation d'une information de ce type permet à la pensée de porter sur un objet particulier. Dans cette mesure s'explique le rôle fondamental de la perception, puisqu'elle fournit au sujet l'information requise pour que la pensée singularise ses objets. Une pensée singulière fondée sur de l'information [*an information-based particular thought*] n'est alors possible pour Evans que dans la mesure où la source dont provient l'information (qui détermine la « cible » [*target*] de la pensée) et le mode d'identification que le sujet emploie dans la pensée (qui détermine l'objet de celle-ci) pointent vers un seul et même

objet<sup>3</sup>. Se fixer sur cet objet par le biais d'une pensée indexicale en lien interne avec telle ou telle expérience perceptuelle peut précisément être compris comme l'exercice d'une capacité à penser à un objet satisfaisant cette exigence : je pense à cette table et à aucune autre lorsque je dis, en face d'elle et peut-être en pointant dans sa direction, « cette table ». Evans estime en outre que le sujet n'est en possession d'une Idée adéquate d'un objet particulier que dans la mesure où la position spatiale donnée égocentriquement par la perception est comprise comme identique à une position objective identifiée par le biais d'une carte. Ceci est accompli dans la mesure où le sujet est prêt à reconnaître la pertinence d'une identité de type [a = d] où d est une spécification objective de cette position<sup>4</sup>. Je me contente de ces quelques éclaircissements généraux concernant PR. Il convient maintenant d'examiner ses déclinaisons, avant d'appliquer le tout au cas mémoriel cité ci-dessus.

PR réclame de la part du sujet une capacité discriminante. La manière de satisfaire cette exigence pour les objets concrets la plus proche du cas des abstraits consiste à dire qu'il faut que le sujet possède la connaissance de faits discriminants concernant ceux-ci. Je peux par exemple fixer ma pensée sur tel homme en disant qu'il s'agit de l'homme qui m'a aidé lorsque je me suis blessé. Si j'ai été secouru par un seul homme la seule fois où je me suis blessé, alors cette description est satisfaite et ma pensée porte alors, disons, sur Jacques X. Cependant, il existe de nombreux cas où PR ne peut être réalisé par ce biais, dans la mesure où les seules spécifications qui me sont disponibles sont insuffisamment précises pour opérer la discrimination exigée<sup>5</sup>. Je reviendrai plus loin sur ce problème lorsque je discuterai son application concrète au cas de la mémoire. Cette première déclinaison de PR, je l'abrègerai par PRf, pour Principe de Russell satisfait par la disponibilité pour le sujet de faits discriminant l'objet en question<sup>6</sup>.

3. Voir à ce propos la discussion de l'Appendice au chap. 5 d'Evans 1982, 138 sq.

4. J'écarte volontairement cette dimension dans la plus grande partie de la discussion qui suit, dans la mesure où je ne pense pas possible de fonder une distinction importante entre la perception et la mémoire au niveau de l'emploi de cartes spatiales. Voir les quelques remarques dans la sixième partie.

5. Ce cas fait naturellement penser à celui des noms propres et des termes d'espèces naturelles discutés par Putnam et Kripke.

6. Je laisse en suspens quelques doutes sur l'application générale de cette spécification du Principe, dans la mesure où je ne suis pas sûr qu'elle constitue une condition suffisante pour qu'il soit légitime d'affirmer que la pensée porte sur

La seconde possibilité de satisfaire PR retenue par Evans consiste à revenir sur les cas perceptuels que j'ai mentionnés auparavant. Dans la mesure où l'information fournie par la perception concerne mon environnement immédiat et que cette information spécifie le temps comme étant le moment précis auquel l'acte perceptuel a lieu, la saisie perceptuelle d'un objet permet de penser à celui-ci de manière parfaitement discriminante par l'usage d'un démonstratif. Cette seconde spécification du principe, appelons-la PRp, pour Principe de Russell satisfait par la perception de l'objet en question.

Il convient maintenant de discuter le lien entre PRp et PRf afin de comprendre les rapports entre ces deux spécifications du Principe de Russell. Il est possible de formuler la thèse centrale d'Evans de la manière suivante : PRf doit être satisfait sous une certaine forme dans la mesure où PRp n'est pas réalisé lorsque la perception ne fournit pas une information spatiale permettant de localiser l'objet perçu. Dans l'exemple choisi par l'auteur, il ne m'est pas possible de penser au présentateur du journal télévisé si je ne le conçois pas comme situé à l'endroit dont proviennent les images que je perçois, puisque si j'essaye un démonstratif perceptuel simple, comme « cet homme », celui-ci n'a pas d'objet au sein de mon environnement immédiat. Je dois être en mesure de comprendre une identification possible de la position occupée par cet homme qui le situe à un endroit éloigné de mon environnement immédiat. C'est donc la compréhension d'un lien causal, dans la mesure où elle autorise le sujet à saisir un fait discriminant à propos de l'objet en question, qui supplée à l'incapacité de la perception à situer son objet par rapport au sujet. En un mot, pour que sa pensée porte sur l'objet, le sujet doit ici conceptualiser un lien informationnel, contrairement aux pensées plus simples où sa seule présence est requise. Je vais appeler ce recours à un élément conceptuel permettant de localiser l'objet ICP, pour identification conceptuelle de la position de l'objet de la pensée qui est examinée. Je montrerai par la suite pourquoi ceci joue un rôle central dans le cas de la mémoire.

La dernière option retenue par Evans consiste à dire que PR peut être satisfait par l'existence d'une capacité recognitionnelle

tel objet. Par exemple, je peux essayer de penser au seul arbre qui se trouve en telle ou telle coordonnée géographique suffisamment précise pour délimiter une région de la forêt équatoriale où un seul arbre est en mesure de se trouver. S'il y a un arbre, c'est là une description parfaitement discriminante, mais peut-on dire que je pense à cet arbre ?

trouvant son origine dans l'obtention d'information dérivée de l'objet. Prenons un exemple. Je perçois cet arbre durant ma promenade dominicale, puis rentre chez moi et parle à un ami de cet arbre en particulier pour une quelconque raison. Il se peut que je ne sois pas en mesure de spécifier quelque chose de suffisamment discriminant pour être dit penser à celui-ci plutôt qu'à un autre, *i.e.* il se peut que je ne satisfasse pas PRf. La dernière option consiste alors à dire que je pense à cet arbre, dans ce cas, uniquement si je suis capable d'exercer une capacité recognitionnelle, c'est-à-dire si je suis, par exemple, à même d'emmener mon ami dans la forêt et de lui désigner l'arbre en question. Je laisse de côté les nombreux raffinements proposés par Evans qui précisent cette dernière déclinaison de PR, PRr.

### L'argument d'Evans

Il est maintenant possible de schématiser l'argumentation générale offerte par Evans pour évaluer un cas prétendu de pensée à propos d'un objet :

1. Spécification de la « cible » de la prétendue pensée singulière ;
2. affirmation du principe général selon lequel une pensée à propos de quelque chose n'est possible que si le sujet est en mesure de distinguer cette chose des autres (PR) ;
3. particularisation de PR selon sa déclinaison perceptuelle (PRp) et satisfaction ou non de cette contrainte par la pensée en question ;
4. si 3 n'est pas satisfait, application de la particularisation de PR demandant la disponibilité de faits discriminants pour le sujet (PRf) selon le même schéma que 3 ;
5. si 4 n'est pas satisfait, application de la particularisation de PR selon sa déclinaison recognitionnelle (PRr) selon le même schéma que 3<sup>7</sup> ;

7. L'ordre tente de rester fidèle à certaines applications faites par Evans de ce type d'argumentation, mais ne possède pas d'importance en soi. Je l'ai conservé dans la mesure où il semble refléter la complexité croissante à se prononcer sur le problème en question.

6. si 3, 4 et 5 ne sont pas satisfaits, conclure que PR n'est pas satisfait ;

7. si 6, alors il n'y a pas de pensée portant sur un objet.

J'applique maintenant ce schéma au cas mémoriel qui m'occupe, afin de bien saisir l'examen qu'il convient de lui apporter :

1. la prétendue pensée singulière de S a pour « cible » la boule  $b_2$  en ce que l'information à sa disposition dérive causalement de celle-ci ;
2. PR ;
3. PRp n'est pas satisfait dans la mesure où la boule n'est pas objet de perception actuelle pour S ;
4. PRf n'est pas satisfait dans la mesure où les boules étant parfaitement identiques, aucun fait connu de S n'est en mesure de discriminer les deux boules ;
5. PRr n'est pas non plus satisfait puisque le sujet, face aux deux boules en question, est incapable de spécifier à laquelle il pensait ;
6. PR n'est pas satisfait ;
7. il n'y a pas de pensée de S portant sur la boule  $b_2$ .

Il est important de souligner avant toute chose qu'Evans reconstruit une manière de satisfaire 4, puisqu'il est possible de penser à la boule<sub>2</sub> de manière discriminante par le biais de la description suivante : la boule dont cette information, *i.e.* l'information disponible via le souvenir, dérive causalement. Cette solution est ensuite rejetée par Evans pour la simple et bonne raison que la spécification de l'objet du souvenir ne peut pas, en règle générale, reposer sur l'exercice d'une capacité conceptuelle aussi sophistiquée. J'admetts donc qu'il n'est pas souhaitable de résoudre le problème qui m'occupe en attribuant au sujet une capacité à conceptualiser le lien causal entre l'information actuellement disponible et l'objet<sup>8</sup>. Il convient maintenant de revenir sur le principe ICP qui joue dans l'argument présenté un rôle discret, quoiqu'essentiel. PRp affirme que la perception est un moyen de satisfaire le principe de Russell dans les cas les plus courants où elle permet au sujet de spécifier

égocentriquement la position de l'objet, et qu'une sophistication conceptuelle n'est requise que dans le cas où ceci n'est pas possible. Une prémisse admise par Evans est la suivante :

(ICPM) Le souvenir ne permet pas de localiser l'objet sur lequel il porte sans l'appui d'une certaine sophistication conceptuelle du sujet.

Prenons un exemple simple. Pour affirmer que je me souviens d'un arbre précis, il est nécessaire que je satisfasse PR sous l'une de ses formes. Négligeant la possibilité d'une capacité recognitionnelle, ICPM affirme qu'il est nécessaire pour que ma pensée porte sur un arbre précis que je sois en mesure de spécifier conceptuellement une position spatio-temporelle pour celui-ci. Une manière typique de satisfaire cette exigence consiste à positionner la rencontre de cet arbre au sein de mon histoire personnelle, par exemple sous la description, « Le sapin que j'ai aperçu hier alors que je me promenais dans les bois ». Cette sophistication conceptuelle requise pour le souvenir n'a pas de parallèle dans les cas perceptuels les plus simples. Je dois être capable de retracer mon histoire personnelle et de placer des événements particuliers au sein de celle-ci pour être dit penser à des objets particuliers puisque, contrairement à la perception, la mémoire ne repose pas pour Evans sur la présence d'une information spécifique à l'objet en question<sup>9</sup>. Naturellement, dans les cas courants, je suis en mesure d'employer ma connaissance d'autres faits discriminants pour spécifier l'objet en question, sans qu'un tel détour par mon histoire personnelle soit nécessaire, mais les cas qui nous intéressent sont précisément ceux où une telle connaissance n'est pas présente.

Une caractéristique mise en avant dans la recherche contemporaine sur la mémoire permet d'apporter une certaine plausibilité à ICPM. La mémoire, en effet, ne peut être comprise comme une faculté inscrivant des « tags » spatio-temporels sur ce qui est retenu. Par exemple, lorsque je me souviens de ma première rencontre avec tel ami, il ne m'est pas possible de retrouver la date et le lieu de manière immédiate, ils ne font pas, en effet, partie du souvenir épisodique en question<sup>10</sup>. Naturellement, il est possible que j'aie retenu la date : je me souviens (du fait) que cette rencontre a eu lieu

9. Voir le début de la cinquième partie.

10. Je détaille plus loin ce que je considère être le contenu des souvenirs de ce type.

le samedi 12 novembre de telle ou telle année. Ceci est un souvenir distinct du premier, et je crois plausible d'affirmer que cette rétention n'est pas essentielle au souvenir épisodique. Le cas plus courant est celui où la fixation d'une date, plus ou moins vague, est le résultat d'un processus de reconstruction active de la part du sujet, qui émet des hypothèses et les teste en regard d'autres souvenirs afférents à la même période. Dans cette mesure, il est légitime de reconnaître une certaine pertinence à ICPM ; l'absence d'information spatio-temporelle objective est beaucoup plus courante dans le cas de la mémoire que dans celui de la perception. Je tenterai de montrer par la suite pourquoi. Pour l'instant, je me contente de noter que le cas perceptuel le plus commun est celui où le sujet est en mesure de spécifier une identité entre la position de l'objet donnée égo-centriquement et sa position au sein d'une représentation objective de l'environnement, alors que, dans le cas du souvenir, une identification de ce type est fonction d'une capacité du sujet à retracer son histoire personnelle, le souvenir n'étant souvent accompagné que d'une conscience plus ou moins vague du caractère passé de ce qu'il présente.

ICPM refuse l'existence du parallèle mnésique de PRp, PRm. PRm affirme que certaines formes de mémoire sont en mesure de satisfaire d'une manière ou d'une autre le Principe de Russell, *i.e.* que certains types de souvenirs possèdent un objet spécifique sans que ceci découle de la satisfaction de PRf. Comment comprendre le refus de PRm par Evans ? Une série de clarifications est nécessaire avant d'aborder ce problème délicat.

### Quelques remarques sur divers types de mémoire

Il est courant de parler de plusieurs types de mémoire, limitant généralement leur prolifération à trois grandes catégories. Il existe une mémoire dite procédurale, une mémoire sémantique et une mémoire épisodique. La première de ces catégories ne me retiendra pas ici. Je pense que la meilleure manière de tracer une ligne de démarcation pertinente entre souvenir sémantique et souvenir épisodique consiste à mettre en lumière les différences qu'ils entretiennent avec l'expérience dont dépend l'information retenue par la mémoire. La mémoire sémantique peut être comprise, de manière générique et volontairement simplifiée, comme la rétention d'un jugement ou tout du moins d'une information de type conceptuel. Lorsque je me souviens du fait que Jean est plus grand que Jacques, j'ai retenu un jugement, sans que je puisse être dit me

souvenir de la situation qui m'a originellement permis de prendre connaissance de ce fait. Au contraire, la mémoire épisodique possède un lien beaucoup plus étroit avec l'expérience qui a fourni l'information en question. Il est en effet très séduisant d'analyser la mémoire épisodique comme la rétention de l'expérience sur laquelle le jugement passé (actuel ou simplement possible) était basé. Lorsque je me souviens, par exemple, de ma première rencontre avec Jean, je suis dans un état qui est la contrepartie mnésique de l'expérience perceptuelle qui a eu lieu lors de ladite rencontre. Cette position me semble pertinente pour de nombreuses raisons, certaines considérations phénoménologiques n'étant pas les moindres. La mémoire épisodique partage cette proximité phénoménologique vis-à-vis de l'expérience avec certaines formes d'imagination, aussi la question se pose-t-elle de savoir de quelle manière il convient de les distinguer. Est-ce simplement l'orientation vers le passé des quasi-experiences mnésiques qui les différencie des cas imaginatifs, ou encore l'occurrence d'un sentiment de familiarité auquel de nombreux philosophes ont fait jouer un rôle central ? Je pense que ces phénomènes sont importants mais qu'il existe un contraste plus fondamental entre la particularité intrinsèque au souvenir épisodique et la généralité de nombreux cas d'imagination sensorielle, comme l'a bien montré M. G. F. Martin<sup>11</sup>. La mémoire épisodique est en lien interne avec une expérience passée du sujet, et calcule son mode de présentation sur celui de l'expérience constituant son fondement. Les mêmes objets sont présents perceptuellement puis mémoriellement, de deux manières dont l'une dépend de l'autre. De la même façon que l'expérience perceptuelle peut être caractérisée par ses objets et la manière dont ils me sont donnés par la vision ou l'audition, je me souviens d'objets et la phénoménologie de la mémoire épisodique est la résultante de la manière dont les objets me sont donnés mémoriellement, manière fondée sur l'expérience perceptuelle antérieure.

### Retour à ICPM

Suite à ces quelques remarques, je reviens à notre problème, le refus de PRm par Evans. La position que je viens d'esquisser semble en mesure d'affirmer que le souvenir épisodique porte sur des

11. Martin 2001.

objets spécifiques sans que le sujet soit en mesure de saisir conceptuellement cette spécificité, c'est-à-dire sans qu'il satisfasse PRf. Pourquoi cette solution n'est-elle pas envisagée par Evans ? La raison en est simple : il ne reconnaît pas la spécificité des images mémorielles, *i.e.* des expériences propres à ce que nous avons appelé plus haut la mémoire épisodique. Voici le passage pertinent :

[...] une perception possède nécessairement une référence au ici et maintenant de manière intrinsèque [*Built into it*] ; la référence des images doit être assez différente. En fait, elles ne peuvent représenter des particuliers d'elles-mêmes, mais seulement au sein d'un contexte de pensées et de croyances<sup>12</sup>.

Ceci constitue un refus clair de l'équivalent mémoriel de PRp, PRm. Il convient en outre de souligner que cette position ne consiste en rien une idiosyncrasie d'Evans ; au contraire, la plupart des philosophes de la tradition analytique ont compris la différence entre imagination et souvenir épisodique comme résultant de la manière dont des expériences quasi perceptuelles sont employées par le sujet, jamais comme étant fondée sur une divergence au niveau des quasi-expériences elles-mêmes<sup>13</sup>. Tâche incombant aux philosophes admettant une distinction fondamentale entre le souvenir épisodique et les cas d'imagination non conceptuelle de montrer l'inadéquation d'une telle conception. Je vais précisément tenter de suivre une telle démarche, qui, si elle parvient à emporter l'adhésion, conduit à renoncer à ICPM et à repenser le lien entre mémoire épisodique et capacité conceptuelle du sujet.

ICPM affirme que la spécificité du souvenir épisodique dépend de l'exercice conceptuel du sujet. Par exemple, pour qu'un souvenir de ce type puisse porter sur un objet précis, je dois être en mesure de penser à celui-ci de manière à le discriminer des autres objets. Je ne discute pas ici de la capacité à reconnaître l'objet en question, pour la simple raison qu'il me semble vraisemblable d'affirmer que la reconnaissance, aussi importante soit-elle pour l'attribution de nombreux cas de souvenir, n'est pas fondamentale dans la reconnaissance d'une spécificité au souvenir épisodique. Ceci est indiqué par l'importance très relative de la reconnaissance lorsque nous pensons au souvenir épisodique comme la rétention d'une expérience nous présentant des objets ; dans la mesure où

un souvenir épisodique est compris de cette manière, rien ne peut autoriser à limiter son contenu à ce que le sujet est capable de reconnaître, puisque la seule chose qu'il est en mesure de réaliser est d'indiquer, de manière faillible, les objets qui lui étaient donnés alors. Il n'existe pas de reconnaissance possible de l'événement retenu, contenu propre du souvenir épisodique, mais simplement la capacité à indiquer le type d'événement en question. Ce type de souvenir, est-il possible d'affirmer, ne se limite pas au souvenir d'objets, mais est constitué par la rétention d'une expérience au sein de laquelle tels ou tels objets se sont présentés au sujet. Il ne semble ainsi pas possible, en parlant d'un critère recognitionnel, de spécifier de manière complète le contenu du souvenir épisodique. Je dirais donc que la reconnaissance ne joue pas un rôle essentiel dans l'attribution d'un souvenir épisodique. Il est par ailleurs possible de souligner qu'une capacité recognitionnelle n'est ici ni nécessaire ni suffisante qu'il soit possible de reconnaître sans se souvenir épisodiquement est soutenu de manière parfaitement convaincante par Evans<sup>14</sup>, alors que l'existence d'un souvenir épisodique sans possibilité de discrimination existe précisément dans le cas des deux boules si ce que je soutiens est sur la bonne voie.

Je reviens maintenant au problème posé par ICPM. Est-il légitime d'affirmer que le souvenir épisodique ne possède de spécificité que dans la seule mesure où celle-ci résulte d'un exercice conceptuel<sup>15</sup> de la part du sujet ? Une première option pointant dans cette direction consiste, comme je l'ai noté plus haut, à regrouper tous les cas d'états quasi sensoriels sous une même catégorie d'états mentaux, par exemple sous la rubrique d'exercice imaginaire. Je vais tenter de montrer que cette analyse ne résiste pas à un examen détaillé du rôle cognitif du souvenir épisodique. Il est exact de dire que, dans les cas d'imagination, la spécificité de l'exercice imaginaire est du ressort du sujet ; dans cette mesure, il n'existe pas de possibilité de découvrir au sein d'un projet imaginaire une spécificité que je n'ai pas introduite. Il existe également des cas mémorielles où un certain contenu quasi sensoriel dérive sa spécificité de l'exercice conceptuel du sujet, par exemple lorsqu'il fonctionne comme illustration plus ou moins importante et spécifique de ce dont on se souvient. Cependant le cas du souvenir épisodique me semble

14. Il est d'ailleurs évident que les phénomènes de reconnaissance sont beaucoup plus primitifs que les états mémorielles conceptuels ou sensoriels.

15. C'est de cette manière que je reformule l'appel à « un contexte de pensées et de croyances ».

12. Evans 1982, 268, note 2.

13. Voir par exemple Zemach 1968, Landesman 1962 ou encore Holland 1954.

fondamentalement différent des deux cas dont je viens de souligner l'existence. D'une part, il existe une intentionnalité propre au souvenir épisodique qui ne trouve aucun parallèle dans le cas de l'imagination, ceci se révélant par exemple dans les cas où le sujet remarque que la spécificité de son présumé exercice imaginaire va plus loin que ce que son projet impliquait, et où de telles situations donnent lieu à une réinterprétation de la situation en terme de souvenir<sup>16</sup>. D'autre part, de nombreux cas semblent indiquer que l'image-souvenir dans le cas de la mémoire épisodique ne joue pas un simple rôle illustratif, mais permet au sujet de retrouver une information spécifique d'une manière différente du simple souvenir factuel, un phénomène dont l'importance épistémique ne saurait être surévaluée. La section suivante va d'abord examiner comment cette spécificité du souvenir épisodique se répercute au niveau des exercices cognitifs du sujet, pour ensuite proposer une manière satisfaisante de rendre compte de l'intentionnalité du souvenir épisodique en soulignant ses liens avec la perception.

### Doutes sur la validité de ICPM

Le premier point peut être discuté à partir d'une réponse à la question suivante : dans quelle mesure se révèle la spécificité du souvenir épisodique dans la vie mentale d'un sujet ? Prenons un exemple simple : je me souviens épisodiquement de ma première rencontre avec Jean, et reconnais cet état mental comme un cas de souvenir de ce type. Les cas normaux sont accompagnés par une telle reconnaissance de l'épisode retenu, je juge par exemple que je me souviens de ma première rencontre avec Jean. Les cas plus pertinents pour notre propos proviennent de situations où je ne suis pas à même d'admettre cela, dans la mesure où j'ignore quel épisode est retenu. Là, il me semble peu probable que la bonne démarche consiste à nier la spécificité de l'état mental en question, pour la simple et bonne raison que nous admettons couramment ne pas être en mesure de discriminer conceptuellement ce qui est retenu de manière à constituer des descriptions à même de satisfaire PRF. Il se peut, par exemple, que je ne sois pas capable de dire de quelle rencontre avec Jean je me souviens, pourtant si le souvenir est épisodique, il semble que cette spécificité soit présente, ce

qui ne veut pas dire qu'il n'existe pas de cas où le contenu sensoriel est générique et fonctionne un peu à la manière d'un script. Une bonne manière de satisfaire PRF serait de situer l'événement au sein de mon histoire personnelle, mais le cas des deux boules indique que cela n'est pas suffisant, et selon toute vraisemblance une telle spécification est souvent trop floue pour pouvoir fonctionner de manière proprement discriminante. Pourtant, il est courant que le sujet entérine la spécificité de son souvenir d'une autre manière : en étant disposé à ne considérer comme pertinent qu'un seul objet précédemment rencontré pour évaluer la fidélité de son état mental présent. Dans cette mesure, l'état en question est perçu comme spécifique par le sujet, sans pour autant qu'il soit en mesure de reconnaître par le biais de croyances justifiées à quel événement précis impliquant quels objets celui-ci fait référence. Je crois qu'il convient ici de détailler les choses.

Lorsque je perçois un objet, je suis en possession d'une idée discriminante dans la mesure où une pensée indexicale me permet de faire référence à cet objet et à aucun autre. Il est hors de doute que ceci est souvent lié à la capacité de spécifier de manière objective la position de l'objet. Dans le cas du souvenir épisodique, il convient de se demander de quelle manière est donnée la position de l'objet, puisque c'est une telle information qui semble cruciale dans le cas de la perception. Dans le cadre de la conception de la mémoire épisodique esquissée plus haut, il convient d'affirmer ceci : ces états mentaux fournissent une information spatiale à propos d'objets présentés de manière égocentrique. Lorsque je me souviens épisodiquement de telle ou telle chose, je me souviens de la manière dont elles se présentaient d'un point de vue que j'ai occupé par le passé<sup>17</sup>. Les choses se compliquent singulièrement dans le cas de la mémoire pour deux raisons. D'une part, il existe de nombreux cas où se révèle une divergence entre la perspective adoptée au sein du souvenir et celle fournie originellement par la perception. Ceci est un phénomène très important, qui indique à la fois notre compréhension des objets donnés dans le souvenir

16. Cf. Martin & Deutscher 1966.

17. C'est ici que la question des cartes mentales doit s'insérer. Je pense que, pour une immense partie de nos souvenirs épisodiques, une certaine conscience non sensitive et non conceptuelle de l'horizon permet au sujet de situer le lieu en question par rapport à celui qu'il occupe présentement, ou au minimum par rapport à d'autres lieux où il est susceptible de se trouver. Il conviendrait de discuter les liens entre ces phénomènes et une conception objective de l'espace, mais il suffit ici de noter que cela ne peut constituer une différence de nature entre la perception et les types de souvenirs que je discute.

comme susceptibles d'être perçus de différentes manières et le lien intime entre nos facultés mémorielles et imaginatives. Il n'en reste pas moins que lorsque nous nous souvenons de cette manière, nous comprenons le contenu fourni comme dépendant d'une information donnée égocentriquement dans le passé. Pour parler par exemple de souvenir personnel, il faut au minimum que le sujet soit prêt à admettre que cette information dérive d'une information égocentriquement donnée. Je ne crois pas qu'il soit légitime ici de conserver une compréhension quasi photographique du souvenir épisodique, dans la mesure où les cas particuliers en question sont dérivés d'une capacité à retenir une expérience perceptuelle. D'autre part, bien sûr, là où le temps propre à la perception est un présent plus ou moins étendu, le souvenir épisodique permet de retenir de l'information à propos d'un nombre très important de moments passés. Les choses se compliquent donc immédiatement en ce qui concerne la discrimination des objets du souvenir, puisque j'ai noté plus haut que la mémoire ne permet pas de conserver une information suffisamment spécifique pour situer spatio-temporellement de manière exacte l'événement sur lequel porte le souvenir. La première chose à souligner dans la perspective d'une théorie affirmant la spécificité des objets du souvenir épisodique indépendamment de la satisfaction de PRF est donc ce rôle dans l'économie cognitive du sujet qui semble plus profond et indépendant de cette satisfaction.

Il convient maintenant de passer à l'aspect dérivé de l'intentionnalité du souvenir épisodique : celle-ci est en effet dépendante de l'intentionnalité d'une perception antérieure du sujet, aussi la position proposée plus haut reconnaît-elle que l'intentionnalité mnésique est fondée sur la capacité que possède la perception à nous mettre en relation avec des objets particuliers. Cette conception du souvenir épisodique permet de répondre d'une manière assez simple à une remarque formulée par Evans : un cas de souvenir épisodique constitue bel et bien une situation où le sujet est capable de réaliser quelque chose en rapport avec l'objet particulier en question, nommément de s'en souvenir épisodiquement. Cette solution est perçue comme inadéquate dans la seule mesure où la spécificité des contenus du souvenir épisodique est mise en question. De plus, lorsque celle-ci est affirmée, il devient vraisemblable d'affirmer qu'une référence à l'objet est possible par le biais du souvenir épisodique, *i.e.* par le biais d'une pensée démonstrative qui peut être comprise comme la rétention d'une capacité fournie par la perception. Il faut à mon avis comprendre les choses de cette

manière : d'abord, la perception fournit des expériences qui rendent possible la pensée démonstrative ; ensuite le caractère dépendant du souvenir épisodique s'explique par le fait qu'il s'agit de la rétention d'une expérience, rétention rendant enfin possible la conservation d'une capacité à penser de manière démonstrative à tel ou tel objet<sup>18</sup>. Le fait que le sujet ne soit pas en mesure de spécifier autrement l'objet sur lequel porte son souvenir n'est pas étonnant lorsque l'on garde à l'esprit qu'une telle impossibilité est également présente dans le cas de la perception, par exemple lorsque le sujet ne sait pas où il se trouve. Dans ces cas, nous affirmons que sa pensée est dirigée vers cet objet, compris comme un élément objectif du monde, car le sujet est disposé à affirmer pour une seule valeur de phi que [phi = d]. Je crois qu'il est possible d'affirmer la même chose du souvenir épisodique dans la mesure où le sujet est disposé à affirmer d'un seul événement qu'il est pertinent pour l'évaluation de l'état mental dans lequel il se trouve actuellement. En outre, lorsqu'un jugement concernant le lieu et le moment qui m'ont permis d'entrer en relation avec cet objet est formé, celui-ci est vrai dans la mesure où le souvenir épisodique en question est la rétention d'une expérience ayant eu lieu à tel moment en tel ou tel endroit. La spécificité du souvenir fonde la vérité des croyances : ce ne sont pas les croyances qui la fondent.

La compréhension du lien informationnel n'est pas nécessaire pour affirmer que S pense à *o* sur la base d'une expérience mnésique. Naturellement, un sujet adulte normal saisit parfaitement ce lien, mais cette compréhension ne peut à mon avis constituer le fondement du caractère spécifique des objets du souvenir. Cette dernière capacité est sans aucun doute cruciale pour situer et exploiter cognitivement ce qui est fourni par le souvenir épisodique, comme je l'indique dans ma discussion du type d'exploitation cognitive propre à ces souvenirs, mais demande que le sujet maîtrise ce qu'il est convenu d'appeler une théorie de l'esprit et donc qu'il puisse faire référence à ses propres expériences<sup>19</sup>. Ce que je souhaite souligner

18. Une telle capacité à faire référence démonstrativement sur la base de telle ou telle expérience mémorielle est sans doute privée, mais son caractère dépendant permet de souligner qu'elle repose sur l'existence passée d'une situation qui aurait pu conduire à une telle capacité pour n'importe quel autre sujet se trouvant dans la même situation.

19. De nombreuses analyses contemporaines du souvenir épisodique le réduisent à la compréhension d'un lien de ce type entre une expérience présente et une expérience passée, voir par exemple Dokic 1997, Owens 1996 et Perner & Ruffman 1995 ; une telle position avait déjà été proposée par John Locke et

ici, c'est l'existence d'un niveau plus primitif et fondamental, au sein duquel la pensée peut porter sur des objets spécifiques (sans porter sur des expériences) en employant des démonstratifs. Je ne pense pas que nous dirions de quelqu'un qui ne saisirait pas la dimension dépendante de la mémoire, qui exploiterait les expériences mnésiques comme si elles constituaient autant d'accès originaux au passé, que les objets auxquels il pense démonstrativement ne sont pas spécifiques. La position défendue permet ainsi à la pensée de porter sur des objets particuliers de manière dérivée sans que soit requise la satisfaction d'une contrainte conceptuelle aussi sophistiquée que la représentation de cet objet comme la cause dont dérive l'information que je possède mémoriellement<sup>20</sup> et conçoit en outre le positionnement par le sujet de l'événement retenu comme susceptible d'amélioration à la lumière d'une attention portée sur l'expérience mnésique en question. La spécificité des objets de cette dernière ne dépend pas de cette capacité, mais une exploitation cognitive complète réclame cet exercice de la part du sujet. Il existe des cas de souvenirs où le sujet est à l'écoute d'une expérience dont la portée peut le dépasser, et qui ne dépend pas de sa capacité à individualiser les objets sur lesquels portent sa pensée de manière causale.

## Conclusion

Si ce que j'ai avancé ici est sur la bonne voie, il est possible d'esquisser la solution suivante aux problèmes qui nous occupent. La première étape consiste à refuser ICPM pour affirmer l'existence de souvenirs, compris comme autant de rétentions d'expériences, qui satisfont l'équivalent mémoriel de PRP, PRM. La seconde étape consiste à amender en accord avec ceci le Principe de Russell pour dire que la spécificité des objets sur lesquels portent des pensées peut se révéler de manière originale<sup>21</sup> par l'étude des phénomènes mnésiques. Je ne pense pas que cette modification remette en cause l'esprit de ce Principe lorsque l'on souligne, comme je l'ai souvent

<sup>20</sup> William James. Mes remarques constituent une remise en question de ce type d'analyse.

<sup>21</sup> Donc, le caractère dépendant de l'intentionnalité du souvenir épisodique rend possible une distinction entre la spécification des objets du souvenir épisodique et les cas perceptuels comme celui du présentateur du journal télévisé discuté plus haut.

<sup>22</sup> Mais, bien sûr, dépendante de l'expérience perceptuelle antérieure.

fait, que la spécificité du souvenir épisodique est dérivée de l'intentionnalité propre à la perception. Le sujet qui se souvient épisodiquement d'une des deux boules est dans une relation intentionnelle avec cette boule, et pas avec l'autre. Qu'il ne soit pas capable de discriminer conceptuellement l'une de l'autre, ni de reconnaître celle sur laquelle porte son souvenir doit conduire à affirmer que ce souvenir n'est pas idéalement exploitable cognitivement, non pas que le souvenir épisodique, en tant que tel, ne possède qu'une intentionnalité dérivée des pensées présentes du sujet. Son intentionnalité est bel et bien dérivée, mais c'est vers une expérience perceptuelle passée que les regards doivent se tourner pour fixer les objets du souvenir.

Fabrice TERONI

Université de Genève

## Références

- DOKIC J. (1997), « Une théorie réflexive du souvenir épisodique », *Cahiers de Philosophie analytique*, n° 1, p. 7-40.
- EVANS G. (1982), *The Varieties of Reference*, Oxford, Clarendon Press.
- HOLLAND R. F. (1954), « The Empiricist Theory of Memory », *Mind*, vol. 63, p. 464-486.
- LANDESMAN C. (1962), « Philosophical Problems of Memory », *Journal of Philosophy*, vol. 59, p. 57-65.
- MARTIN C. & DEUTSCHER M. (1966), « Remembering », *Philosophical Review*, vol. 75, p. 161-196.
- MARTIN M. G. F. (2001), « Out of the Past: Episodic Recall as Retained Acquaintance », in *Time and Memory*, Hoerl C. et McCormack T. (éd.), Oxford, Clarendon Press, p. 257-284.
- OWENS D. (1996), « A Lockean Theory of Memory Experiences », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 56, n° 2, p. 319-332.
- PERRINER J. & RUFFMAN T. (1995), « Episodic Memory and Autoevident Consciousness », *Journal of Experimental Child Psychology*, vol. 59, p. 516-548.
- ZEMACH E. M. (1968), « A Definition of Memory », *Mind*, vol. 77, p. 526-536.